

# *Défaillance et scrupule*

*I.*

*Mon besoin de songe et de fable,*

*La soif malheureuse que j'ai*

*De quelque autre vie ineffable,*

*Me laisse tout découragé.*

*Quand d'un beau vouloir je m'avise,*

*Je me répète en vain : « Je veux. »*

*– « À quoi bon ? » répond la devise*

*Qui rend stériles tous les voeux.*

*À quoi bon nos miettes d'automne ?*

*Si la plèbe veut s'assouvir ;*

*Ou nos rêves d'état sans trône ?*

*S'il plaît au peuple de servir.*

*À quoi bon rapprendre la guerre ?*

*S'il faut toujours qu'elle ait pour but*

*Le gain menteur, cher au vulgaire,*

*D'une auréole et d'un tribut.*

*À quoi bon la lente science ?*

*Si l'homme ne peut entrevoir,*

*Après tant d'âpre patience,*

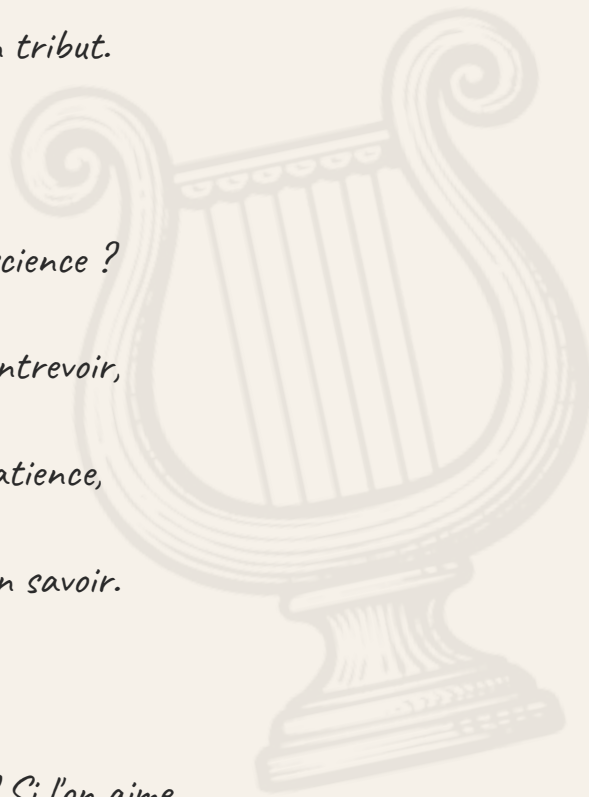
*Que les bornes de son savoir.*

*À quoi bon l'amour ? Si l'on aime*

*Pour propager un cœur souffrant,*

*Le cœur humain, toujours le même*

*Sous le costume différent.*

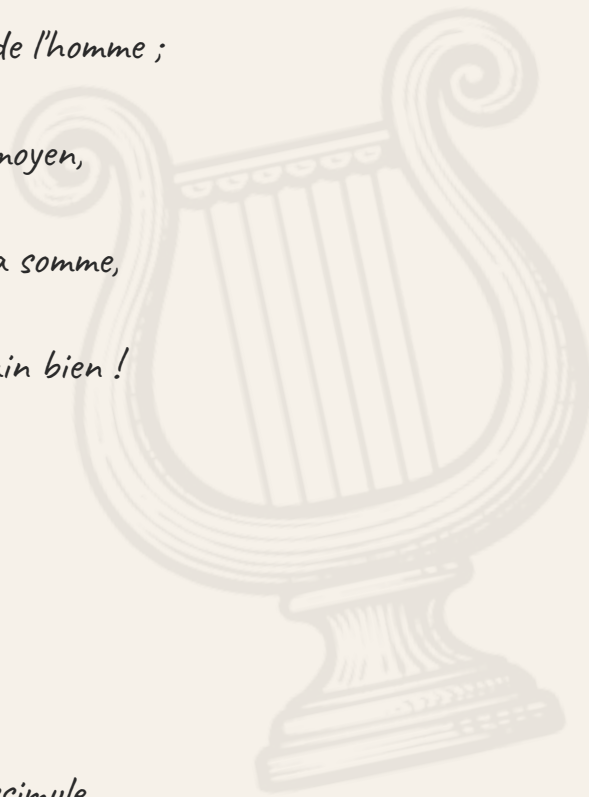


À quoi bon, si la terre est ronde,  
Notre infinie avidité ?  
On est si vite au bout d'un monde,  
Quand il n'est pas illimité !

Or ma soif est celle de l'homme ;  
Je n'ai pas de désir moyen,  
Il me faut l'élite et la somme,  
Il me faut le souverain bien !

II.

Ainsi mon orgueil dissimule  
Les défaillances de ma foi,  
Mais je sens bientôt un scrupule  
Qui s'élève et murmure en moi :



*Mon fier désespoir n'est peut-être*

*Qu'une excuse à ne point agir,*

*Et, comme au fond je me sens traître,*

*Un prétexte à n'en point rougir,*

*Un dédain paresseux qui ruse*

*Avec la rigueur du devoir,*

*Et de l'idéal même abuse*

*Pour me dispenser de vouloir.*

*Parce que la terre est bornée,*

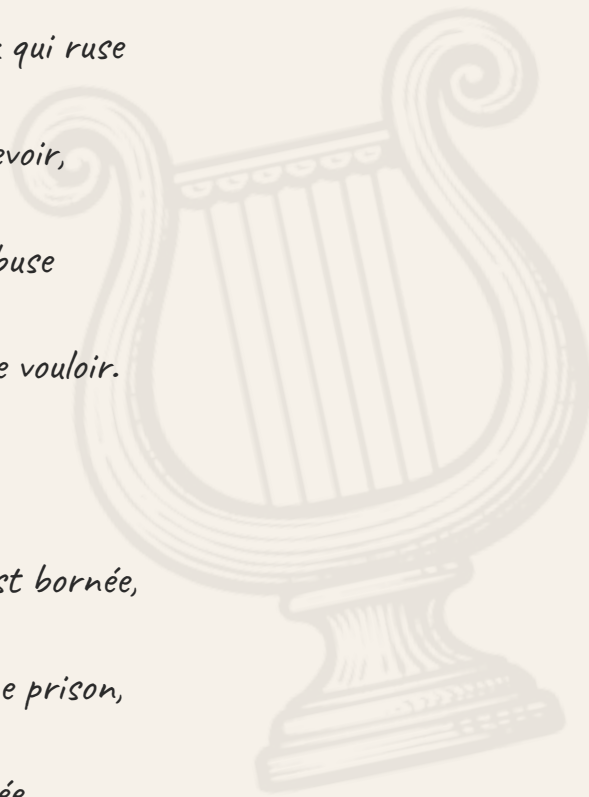
*N'y faut-il voir qu'une prison,*

*Et faillir à la destinée*

*Qu'embrasse et clôt son horizon ?*

*Parce que l'amour perpétue*

*La vie et ses âpres combats,*



*Vaudra-t-il mieux qu'Adam se tue*

*Et qu'Athènes n'existe pas ?*

*Parce que la science est brève*

*Et le mystère illimité,*

*Faut-il lui préférer le rêve*

*Ou la complète cécité ?*

*Parce que la guerre nous lasse,*

*Faut-il, par mépris des plus forts,*

*Tendant la gorge au coup de grâce,*

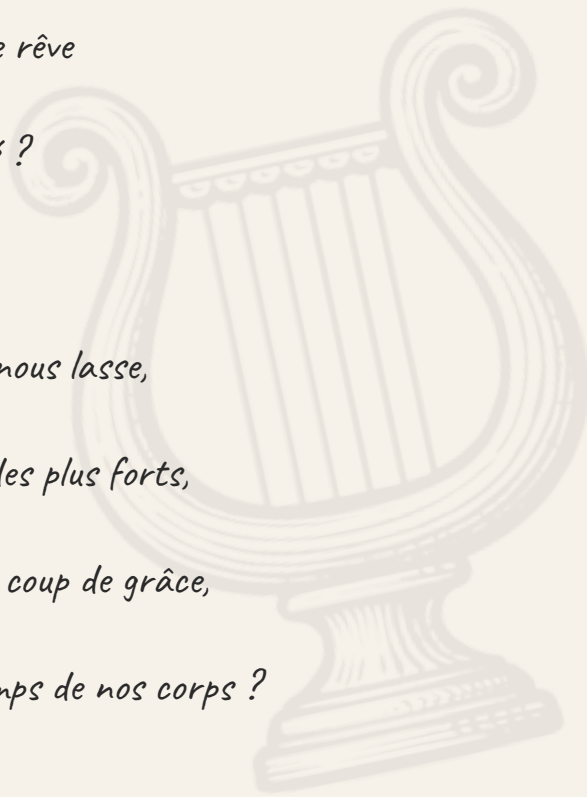
*Leur fumer nos champs de nos corps ?*

*Parce que la force nombreuse*

*Appelle droit son bon plaisir,*

*Songe creux le savoir qui creuse,*

*Et l'art qui plane : vain loisir,*



*Faut-il laisser cette sauvage*

*Brûler les œuvres des neuf soeurs*

*Pour venger l'antique esclavage*

*Nourricier des premiers penseurs ?*

*Ah ! Faut-il que de la justice*

*Et de l'amour, désespérant,*

*Le cœur déçu se rapetisse*

*Dans un exil indifférent ?*

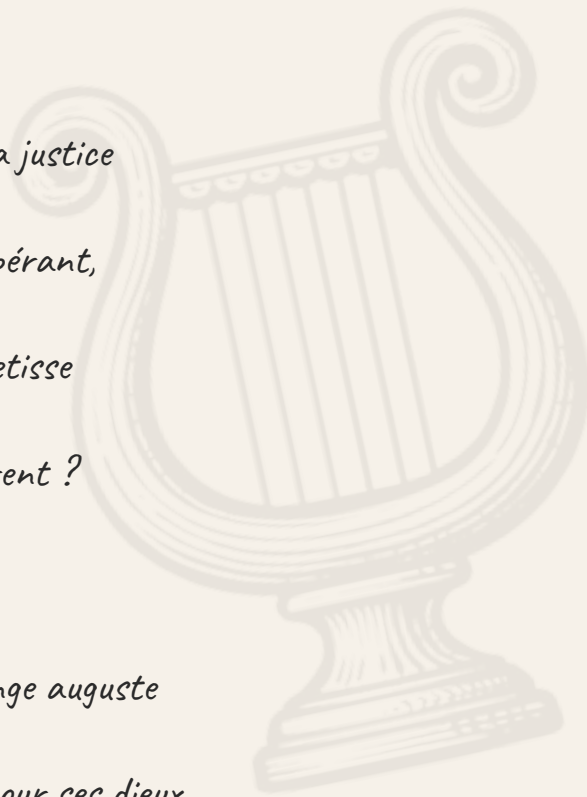
*Non, toute la phalange auguste*

*Des créateurs doit pour ses dieux,*

*Qui sont le vrai, le beau, le juste,*

*Combattre en dessillant les yeux,*

*Et du temple où chaque âge apporte*



*Le fruit sacré de ses efforts,*

*Ouvrir à deux battants la porte,*

*En défendre à mort les trésors !*

*René-François Sully Prudhomme (1839-1907)*

